

Jacqueline Coudière

MISTI

Les morsures de l'oubli

roman



ANÉPIGRAPHE
EDITIONS

GRANDS CARACTÈRES **18**

Jacqueline Coudière

MISTI

Les morsures de l'oubli



**ANÉPIGRAPHE
ÉDITIONS**

**Cette version en grands caractères
a été réalisée avec la police Luciole
spécialement conçue pour les
personnes ayant une déficience
visuelle, qui reprennent ainsi goût
à la lecture.**

Conception et réalisation graphique :
Geneviève Bellissard

Image de couverture : Georges MOTELEY
(1865-1923), *Bords de l'Orne à Clécy*, huile
sur toile, collection Espace musée Charles
Léandre, Condé-en-Normandie © Espace musée
Charles Léandre.

© Anépigraphe Editions, 2026
www.anepigraphe-editions.fr
contact@anepigraphe-editions.fr
45, rue de Bretagne 61000 Alençon

ISBN 978-2-487257-76-4

À Sandrine, ma fille.

*À toutes les mamans des filles
de la famille : Joëlle, Marité, Françoise,
Sophie, Sonia, Mathilde, Estelle, Salina.*

Et aux papas, bien entendu !

« Il y avait les jours de tempête, les jours où le ciel si pur se voilait de nuages sombres, où [...] cette brise si douce se changeait en ouragan. »

Alexandre Dumas, *Le bagnard de l'Opéra*

« Le destin est ce qui nous arrive, le courage est ce que nous faisons avec ce qui nous arrive. »

Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*

« La jeunesse trouve la révolte en elle-même quand elle ne la trouve pas près d'elle. »

William Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, sc. 3

« Si vite que court le mensonge, la vérité un jour le rejoint. »

Jacob Cats, *Miroir du temps présent
et passé*

Si le cadre et certains lieux de cette histoire sont réels, les événements vécus par les héros de ce livre ne sont que fruits de mon imagination.

Afin de représenter la vie quotidienne et sociale et de faciliter le voyage dans le passé de mes lecteurs, j'ai glissé quelques noms de personnes ayant réellement existé pour les remettre au premier plan l'espace d'un chapitre, de quelques lignes, veillant à respecter leur mémoire. Les historiens trouveront peut-être des inexactitudes, des défaillances interprétatives. Je m'en excuse auprès d'eux et de mes lecteurs mais ce livre n'est qu'une œuvre de fiction.

1.

Années 1950-1953 : Aubusson

Les Duchalier étaient arrivés en 1950 à Aubusson, sur les hauteurs de Flers, dans l'Orne. Le petit bourg de 180 âmes se reconstruisait après avoir été le théâtre d'une des batailles les plus sanglantes de la région flérienne pendant laquelle habitants et libérateurs avaient payé le prix de la Liberté.

Lorsque Jérôme avait pris des renseignements en mairie, avant l'achat

immobilier, le secrétaire de mairie lui avait appris que la population du village avait atteint le nombre de 601 habitants au recensement de l'année 1841. Malgré une faible rémunération, le tissage à domicile associé aux travaux agricoles permettait aux familles rurales de subsister. Mais les tisserands aubussonnais avaient peu à peu abandonné leurs métiers pour travailler dans les usines du pôle flérien. Beaucoup d'entre eux s'installaient en ville, bien plus attirés par les industries nouvelles que par le monde agricole. Le maire, Louis Pottier, se désespérait de cet exode rural et ambitionnait de voir grandir sa commune. Tout nouvel arrivant était le bienvenu et il avait jovialement accueilli le couple.

Il ne fut pas insensible à la beauté de Liza qu'il avait connue petite fille

aujourd'hui devenue femme. Elle avait noué un bandana sur ses cheveux bruns relevés en chignon avec une frange courte sur le devant. Pottier lui trouva une ressemblance avec Audrey Hepburn et lui fit ce compliment puis, se tournant vers son époux, il ne cacha pas ses pensées : Jérôme Duchalier, ouvrier du bâtiment, serait bien utile pour participer à des chantiers municipaux. À la fin de la guerre, progressivement, les bâtiments communaux avaient été remis en état grâce aux aides de l'État mais il restait encore des travaux de rénovation et les bénévoles étaient les bienvenus.

Élizabeth Duchalier, née Gallot, était originaire de ce village. Elle était allée à l'école communale jusqu'à ce que ses parents décident de quitter le petit bourg à la fin des années 30 pour s'installer

à Flers où Victor, son père, avait trouvé un emploi à la Société générale des filatures et tissages. Liza avait donc grandi à la ville mais elle avait gardé de bons souvenirs de la petite commune rurale. Après leur mariage, Jérôme avait décidé d'y acquérir une maison avec jardin, à proximité du centre-bourg sur la route de Saint-Georges-des-Groseillers, une jolie maison en pierres de granit, aux fenêtres encadrées de briques, au toit d'ardoises bleues. Lorsque la jeune épouse avait découvert la demeure qui leur appartenait désormais, un frisson indéfinissable l'avait parcourue à la pensée qu'elle pourrait l'investir et l'arranger à sa guise. Sur le terrain d'en face se dressait un hangar dont ils étaient également propriétaires et que Jérôme comptait utiliser pour stocker son matériel.

Quelque temps avant leur emménagement, Élisabeth avait emmené son mari dans les rues familières et avait égrené les souvenirs de sa jeune vie, notamment à l'école.

— Ils ont construit un préau. Les enfants d'aujourd'hui sont bien plus à l'abri que nous ne l'étions. Je me souviens de récréations interrompues à cause de la pluie. Le poêle de la classe ne suffisait pas à sécher nos vêtements mouillés.

Ils s'attardèrent à lire la plaque en marbre blanc apposée sur le mur en souvenir de l'instituteur Henri Laforest : *Hommage au héros de la Résistance Henri Laforest, mort en déportation à la suite des cruautés nazies*. Elle ne l'avait pas eu pour enseignant. Il avait pris ses fonctions dans cette école en 1941. Entré dans la résistance, il fut arrêté par Harald

Heyns, le chef de la Gestapo de l'Orne, déporté à Neuengamme puis transféré à Bergen-Belsen où il décéda, emporté par le typhus, cinq jours après la libération du camp par les troupes britanniques. Pour les Aubussonnais, comme les parents de Liza, c'était un héros et elle les avait souvent entendus évoquer avec émotion son arrestation et sa déportation.

— C'est là, derrière les grilles de l'école, qu'on est venu l'arrêter, nous racontait maman.

Sa mère, après avoir quitté le village, était restée en relation avec des habitantes. Elle leur avait été reconnaissante de l'aider à trouver du ravitaillement pendant l'Occupation quand tout manquait à la ville.

Élizabeth désigna la devanture du café-épicerie de la famille Baumel. On

avait fait disparaître ce qu'il restait du bâtiment attenant au magasin incendié par l'explosion d'un camion allemand chargé de munitions qu'un avion allié avait bombardé.

— Deux femmes sont mortes brûlées dont une Flérienne venue se ravitailler. Ça aurait pu être nous parce que, quand mon père a été fait prisonnier, ma mère a dû subvenir aux besoins de mes jeunes frères et moi. Nous montions régulièrement à pied ou à bicyclette jusqu'au village. Nous faisions halte à l'épicerie. Mme Baumel m'offrait une pomme qu'elle me réservait à chacun de nos passages et puis nous allions jusqu'à la ferme du père Tracher dont la fille Adeline était l'une des plus chères amies de maman. On poussait parfois jusque chez les Caron qui avaient aussi une fille appelée Renée.

Toutes les deux sont tombées sous les bombardements de l'artillerie anglaise. Ma mère a beaucoup souffert de leur disparition.

Elle interrompit son bavardage quand elle aperçut le maire qui s'était attardé à discuter avec une conseillère municipale devant l'église du village. Leurs regards étaient tournés vers le toit du clocher qui n'avait pas été épargné pendant la bataille de la Libération et qui venait d'être restauré. Jérôme et Élizabeth les retrouvèrent. Il fut encore question des victimes. Six ans après la fin de la guerre, les blessures étaient toujours là, au fond du cœur des survivants. On ne pouvait ignorer dans la vallée les ruines de maisons éventrées par les bombes, abandonnées et dévoilant les restes d'une intimité passée. Jérôme en venait à craindre que

l'évocation des souvenirs gardés en ces lieux n'assombrisse un peu le bonheur de s'installer à Aubusson.

De plus, le père d'Élizabeth était décédé d'une crise cardiaque six mois auparavant et certainement qu'elle devait avoir à son esprit des images de son papa ici avec elle, enfant.

J'aurais peut-être dû choisir un autre village éloigné de ce secteur où Élizabeth et sa famille ont vécu, pensa Jérôme.

Mais les propos du maire et de la conseillère Germaine Barbey sur l'avenir du village lui firent vite ravalier ses doutes.

Il enlaça affectueusement son épouse et murmura à son oreille :

— Nous, nous serons de ceux qui feront revivre le village. On entendra les rires de nos enfants et de leurs copains dans

les rues et les champs.

Elle tourna vers lui ses yeux bleus et lui sourit. Le futur se dessinait, radieux.

Liza avait connu Jérôme alors qu'il participait au chantier de reconstruction de la Poste de Flers. C'était un jeune homme large d'épaules, aux cheveux châ-tains plaqués en arrière, au regard fier, le teint hâlé, comme tous les gens qui travaillent au grand air sous le soleil. À 18 ans, Jérôme avait rejoint le groupe de résistants de la Creuse comme beaucoup de jeunes de sa région. Il avait aidé à saboter les pylônes à haute tension et participé à la libération de Guéret. Il racontait avec enthousiasme le premier parachutage auquel il avait assisté sur la commune de Maillat. Après la guerre, il avait vite compris que les petites exploitations agricoles creusoises ne pouvaient

lui apporter de revenus suffisants pour subsister. En 1948, il avait donc suivi l'exemple de plusieurs de ses camarades. Il avait quitté la Creuse vallonnée, ses terres ingrates, acides et peu fertiles, pour servir de main-d'œuvre sur les grands chantiers de la capitale. Embauché par Vincent Chambrillon, un maçon creusois qui avait créé sa propre entreprise dans la région parisienne, il n'avait pas souhaité revenir sur sa terre natale : il avait trop vu les copains, émigrés temporaires, partir au printemps pour revenir à Noël en Creuse, se faire « dépouiller » du fruit de leur travail par le reste de leur famille parce qu'il fallait la faire vivre. Ce n'était pas ce qu'il envisageait : il voulait gagner de l'argent et l'utiliser pour fonder sa propre famille dans une région prospère. Il donna très vite satisfaction à Vincent et